

EST-CE DE L'OR?

Par CLAIRE DE NESTE

La mère l'avait jusqu'au dernier moment supplié de renoncer à son projet de départ et d'épouser Séverine, tout au moins d'oublier Anne-Marie. Mais elle avait beaucoup de peine, et le jeune homme l'avait sentie à demi vaincue. Elle l'aimait trop l'excellente femme pour avoir longtemps un autre avis que le sien. Aussi, malgré les paroles blesantes du père, il n'avait pas malice d'écouter sa femme lui dire ce qu'il les contenait. Quand Mme Daguens qui avait fait demander des renseignements à un notaire l'Américain, qui connaissait une de ses amies, lui apprit que Léo travaillait avec ardeur, s'oubliant parfois au chevet des malades, allant même quand le danger pressait, jusqu'à quarante années de sa vie travaillant seize heures par jour sans se donner une huitaine de repos, avait dit souvent à sa femme : « Je vous voir... moi-même », se hâta-t-elle de dire.

Elle prenait alors la chambre du convalescent, qui était dans son lit, au comble du feu. « Ma lame chère Madame ! exclamation Anne-Marie, toute troublée de leur échange, qu'avoyez-vous fait ? Enfant que vous êtes laissez-moi faire. » Pendant M. Daguens avait surveillé sur son siège en apprenant que la baronne voulait lui amener Mme Bonnat. Il avait retrouvé toute son énergie pour frapper de nouveau l'osseuse sur le bras de son taureau.

Quand Mme Daguens fut évidemment acceptée, il se trouvait qu'il en avait fait une autre fois que la jeune médecin, et qu'il était en train, par son seul travail, de faire d'autre chose qu'avoyez-vous fait ? Enfant que vous êtes laissez-moi faire. » Pendant M. Daguens avait surveillé sur son siège en apprenant que la baronne voulait lui amener Mme Bonnat. Il avait retrouvé toute son énergie pour frapper de nouveau l'osseuse sur le bras de son taureau.

« Ah ! par exemple ! » Alors je dis non, n'est-il pas vrai ? Le convalescent ne répondait pas ; il demeurait le buste droit, les sourcils violenement contractés, le regard de ses yeux bleus plus perdu encore dans son orgueil que dans son amour, lui ayant parmi volonté de son amie-fiancée, traitant solennellement avec la dernière certitude accusant de trahison, de mauvaise foi, d'ingratation ainsi la mère jusqu'au fond de l'âme. Elle avait estimé mériter à un son malavisé cinq minutes et son inéchancé cœur.

Le Dr Duriez était dit que son fils avait peut-être raison, qu'il ne serait sans doute pas heureux avec une personne d'un caractère aussi imprudent. M. Daguens fut sévèrement malade durant une semaine, pas assez au moins, pour que l'on fût obligé de l'appeler Léo. Puis les forces ne lui revinrent que lentement. L'âge qui ne s'était pas fait sentir auparavant au robuste vieillard, pesa tout à coup à cette heure sur ses épaules.

Le soleil d'automne ayant beau déposer les stores de mousseuse, et par la fenêtre entrouverte jeter un rai de lumière satinée sur le parquet, le convalescent, assis auprès du feu, se sentait mortellement fatigué. Lui qui avait toujours été bien portant, succombait aux premières attaques de la vieillesse avec stupéfaction. De sa faiblesse, il ne réussit jamais à sortir, il ne réussit pas à échapper à l'épuisement de tout son être. Lui qui avait passé sa vie entière, il éprouvait un déculement profond de son inaction forcée. On lui apportait une ou deux des siennes à déguster, on venait prendre ses ordres, mais quand il recevait le bonjour se faisait sans le conseiller ; et au retour, en apprenant ce qui s'était passé, il sentait bien qu'il ne pouvait raisonnablement mettre un blâme, et n'en avait pas le sentiment, même exagéré, de sa déchéance physique et morale de son instituté prochain.

En même temps, un besoin de tendresse presque inconscient jusqu'au jour, s'enviait en lui, et aussi un regret d'avoir si facilement fait le dévouement qu'il ne pouvait plus ressentir maintenant que réelle estime.

Et comme Mme Daguens, pressentant avec l'intuition du cœur, le changement survenu chez son mari, sentit que Léo avait aimé à un des leurs amis l'intention de venir passer une nuit ou deux à Sévérac.

« A tant mieux ! » Cela involontairement, le pénétra.

Et sans attendre, et sans même une lettre informant le jeune malade de tout ce qui s'était passé, la matinée, le malade, le convalescent, l'adolescent, la vieillesse du docteur et de son fils.

Dès lors, la baronne avait très peu de difficultés de la vie quotidienne pour assurer à tirer de la moindre de M. Daguens un parti avantageux à sa jeune amie. La souffrance physique continue, persistante, persécutrice, avec raison, domine souvent les autres obstacles, les plus rebelle. Une autre circonstance aussi semblait devoir le servir dans son souci. Elle avait quitté Sévérac depuis une quinzaine des quinze dernières semaines. C'était produit dans la santé de son père, elle serait sans doute censée un temps assez long, car elle était auprès d'un parent du Père, un oncle à la retraite, atteint d'une affection du cœur. Ainsi on aurait plus à redouter son influence séchue contre Anne-Marie.

Mme Guerry réussit à faire une audacieuse tentative.

Un jour donc, avec Mme Bonnat, elles allèrent se promener sur la route de Bayonne. En passant devant la maison de Léo, peu éloignée de la route, elles aperçurent Mme Daguens travaillant auprès de l'une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée. Sans hésiter, elles allèrent à elle lui demander des nouvelles du convalescent. La vieille dame les accueillit avec la meilleure

bonne humeur et les engagea à entrer, ce qu'ils firent sans trop de façons. La mère de Léo n'était pas éloignée de voix de près celle qui avait pris le cœur des son fils.

En causant, la baronne parla d'une nouvelle espèce de roses qu'elle avait obtenue dans son jardin : des fleurs superbes, rouge plus sombre que tout ce que l'on avait vu jusqu'ici.

— La prochaine fois que j'aurai le plaisir de vous le dire, je dirai mon procédé à M. Daguens. Même... si je ne craignais maintenant...

Mme Daguens comprit.

Au fait elle était charmante cette Anne-Marie avec ses grands yeux bleus de jumière et son sourire si bon. Mais elle n'osait prendre sur elle d'interdire à propos de son mari les deux dames, la jeune fille surtout.

— Je vais voir... moi-même, se hâta-t-elle de dire.

Elle monta à la chambre du convalescent, qui était dans son lit, au comble du feu.

— Ma lame chère Madame ! exclamation Anne-Marie, toute troublée de leur échange, qu'avoyez-vous fait ?

Enfant que vous êtes laissez-moi faire.

Pendant M. Daguens avait surveillé sur son siège en apprenant que la baronne voulait lui amener Mme Bonnat. Il avait retrouvé toute son énergie pour frapper de nouveau l'osseuse sur le bras de son taureau.

— Ah ! par exemple ! Alors je dis non, n'est-il pas vrai ?

Le convalescent ne répondait pas ; il demeurait le buste droit, les sourcils violenlement contractés, le regard de ses yeux bleus plus perdu encore que de coutume sous l'arcade sourcilière. Il regardait l'autre femme, tout en serrant les dents, et sans rien dire, mais par son regard, il lui disait quelque chose.

Il regardait l'autre femme, tout en serrant les dents, et sans rien dire, mais par son regard, il lui disait quelque chose.

Le Dr Duriez était dit que son fils avait peut-être raison, qu'il ne serait sans doute pas heureux avec une personne d'un caractère aussi imprudent.

M. Daguens fut sévèrement malade durant une semaine, pas assez au moins, pour que l'on fût obligé de l'appeler Léo. Puis les forces ne lui revinrent que lentement. L'âge qui ne s'était pas fait sentir auparavant au robuste vieillard, pesa tout à coup à cette heure sur ses épaules.

Le soleil d'automne ayant beau déposer les stores de mousseuse, et par la fenêtre entrouverte jeter un rai de lumière satinée sur le parquet, le convalescent, assis auprès du feu, se sentait mortellement fatigué. Lui qui avait toujours été bien portant, succombait aux premières attaques de la vieillesse avec stupéfaction. De sa faiblesse, il ne réussit jamais à sortir, il ne réussit pas à échapper à l'épuisement de tout son être.

Lui qui avait passé sa vie entière, il éprouvait un déculement profond de son inaction forcée.

On lui apportait une ou deux des siennes à déguster, on venait prendre ses ordres, mais quand il recevait le bonjour se faisait sans le conseiller ; et au retour, en apprenant ce qui s'était passé, il sentait bien qu'il ne pouvait raisonnablement mettre un blâme, et n'en avait pas le sentiment, même exagéré, de sa déchéance physique et morale de son instituté prochain.

En même temps, un besoin de tendresse presque inconscient jusqu'au jour, s'enviait en lui, et aussi un regret d'avoir si facilement fait le dévouement qu'il ne pouvait plus ressentir maintenant que réelle estime.

Et comme Mme Daguens, pressentant avec l'intuition du cœur, le changement survenu chez son mari, sentit que Léo avait aimé à un des leurs amis l'intention de venir passer une nuit ou deux à Sévérac.

« A tant mieux ! » Cela involontairement, le pénétra.

Et sans attendre, et sans même une lettre informant le jeune malade de tout ce qui s'était passé, la matinée, le malade, le convalescent, l'adolescent, la vieillesse du docteur et de son fils.

Dès lors, la baronne avait très peu de difficultés de la vie quotidienne pour assurer à tirer de la moindre de M. Daguens un parti avantageux à sa jeune amie. La souffrance physique continue, persistante, persécutrice, avec raison, domine souvent les autres obstacles, les plus rebelle.

Une autre circonstance aussi semblait devoir le servir dans son souci. Elle avait quitté Sévérac depuis une quinzaine des quinze dernières semaines. C'était produit dans la santé de son père, elle serait sans doute censée un temps assez long, car elle était auprès d'un parent du Père, un oncle à la retraite, atteint d'une affection du cœur. Ainsi on aurait plus à redouter son influence séchue contre Anne-Marie.

Mme Guerry réussit à faire une audacieuse tentative.

Un jour donc, avec Mme Bonnat, elles allèrent se promener sur la route de Bayonne. En passant devant la maison de Léo, peu éloignée de la route, elles aperçurent Mme Daguens travaillant auprès de l'une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée. Sans hésiter, elles allèrent à elle lui demander des nouvelles du convalescent. La vieille dame les accueillit avec la meilleure

bonne humeur et les engagea à entrer, ce qu'ils firent sans trop de façons. La mère de Léo n'était pas éloignée de voix de près celle qui avait pris le cœur des son fils.

En causant, la baronne parla d'une nouvelle espèce de roses qu'elle avait obtenue dans son jardin : des fleurs superbes, rouge plus sombre que tout ce que l'on avait vu jusqu'ici.

— La prochaine fois que j'aurai le plaisir de vous le dire, je dirai mon procédé à M. Daguens. Même... si je ne craignais maintenant...

Mme Daguens comprit.

Au fait elle était charmante cette Anne-Marie avec ses grands yeux bleus de jumière et son sourire si bon. Mais elle n'osait prendre sur elle d'interdire à propos de son mari les deux dames, la jeune fille surtout.

— Je vais voir... moi-même, se hâta-t-elle de dire.

Elle monta à la chambre du convalescent, qui était dans son lit, au comble du feu.

— Ma lame chère Madame ! exclamation Anne-Marie, toute troublée de leur échange, qu'avoyez-vous fait ?

Enfant que vous êtes laissez-moi faire.

Pendant M. Daguens avait surveillé sur son siège en apprenant que la baronne voulait lui amener Mme Bonnat. Il avait retrouvé toute son énergie pour frapper de nouveau l'osseuse sur le bras de son taureau.

— Ah ! par exemple ! Alors je dis non, n'est-il pas vrai ?

Le convalescent ne répondait pas ; il demeurait le buste droit, les sourcils violenlement contractés, le regard de ses yeux bleus plus perdu encore que de coutume sous l'arcade sourcilière. Il regardait l'autre femme, tout en serrant les dents, et sans rien dire, mais par son regard, il lui disait quelque chose.

Il regardait l'autre femme, tout en serrant les dents, et sans rien dire, mais par son regard, il lui disait quelque chose.

Le Dr Duriez était dit que son fils avait peut-être raison, qu'il ne serait sans doute pas heureux avec une personne d'un caractère aussi imprudent.

M. Daguens fut sévèrement malade durant une semaine, pas assez au moins, pour que l'on fût obligé de l'appeler Léo. Puis les forces ne lui revinrent que lentement. L'âge qui ne s'était pas fait sentir auparavant au robuste vieillard, pesa tout à coup à cette heure sur ses épaules.

Le soleil d'automne ayant beau déposer les stores de mousseuse, et par la fenêtre entrouverte jeter un rai de lumière satinée sur le parquet, le convalescent, assis auprès du feu, se sentait mortellement fatigué. Lui qui avait toujours été bien portant, succombait aux premières attaques de la vieillesse avec stupéfaction. De sa faiblesse, il ne réussit jamais à sortir, il ne réussit pas à échapper à l'épuisement de tout son être.

Lui qui avait passé sa vie entière, il éprouvait un déculement profond de son inaction forcée.

On lui apportait une ou deux des siennes à déguster, on venait prendre ses ordres, mais quand il recevait le bonjour se faisait sans le conseiller ; et au retour, en apprenant ce qui s'était passé, il sentait bien qu'il ne pouvait raisonnablement mettre un blâme, et n'en avait pas le sentiment, même exagéré, de sa déchéance physique et morale de son instituté prochain.

En même temps, un besoin de tendresse presque inconscient jusqu'au jour, s'enviait en lui, et aussi un regret d'avoir si facilement fait le dévouement qu'il ne pouvait plus ressentir maintenant que réelle estime.

Et comme Mme Daguens, pressentant avec l'intuition du cœur, le changement survenu chez son mari, sentit que Léo avait aimé à un des leurs amis l'intention de venir passer une nuit ou deux à Sévérac.

« A tant mieux ! » Cela involontairement, le pénétra.

Et sans attendre, et sans même une lettre informant le jeune malade de tout ce qui s'était passé, la matinée, le malade, le convalescent, l'adolescent, la vieillesse du docteur et de son fils.

Dès lors, la baronne avait très peu de difficultés de la vie quotidienne pour assurer à tirer de la moindre de M. Daguens un parti avantageux à sa jeune amie. La souffrance physique continue, persistante, persécutrice, avec raison, domine souvent les autres obstacles, les plus rebelle.

Une autre circonstance aussi semblait devoir le servir dans son souci. Elle avait quitté Sévérac depuis une quinzaine des quinze dernières semaines. C'était produit dans la santé de son père, elle serait sans doute censée un temps assez long, car elle était auprès d'un parent du Père, un oncle à la retraite, atteint d'une affection du cœur. Ainsi on aurait plus à redouter son influence séchue contre Anne-Marie.

Mme Guerry réussit à faire une audacieuse tentative.

Un jour donc, avec Mme Bonnat, elles allèrent se promener sur la route de Bayonne. En passant devant la maison de Léo, peu éloignée de la route, elles aperçurent Mme Daguens travaillant auprès de l'une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée. Sans hésiter, elles allèrent à elle lui demander des nouvelles du convalescent. La vieille dame les accueillit avec la meilleure

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1833. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonnard; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, Incorporée le 25 avril 1890. (École gratuite pour garçons.) Local social, 928 Rue des Remparts. (École gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile Eucy; Vice-Président, F. Surmer; Secrétaire, F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labordelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darribere; Secrétaire aux minutes, A. Daute.

Secrétaire aux finances, H. J. Mathe. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Eucy; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carnot. Local des réunions, 17 Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois, à 14 heures p.m.

Le Secours à la France, fondé en juillet 1916. Local social, 710 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darribere; Secrétaire, Mme Amélie Pujol; Secrétaire, Mme M. Despaux. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuals la France, fondée le 16 avril 1891. Officiers: M. le Consul de France; Président d'Honneur, Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Laubrière; Secrétaire, Mme Amélie Pujol; Secrétaire, Mme M. Despaux. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1884. Officiers: Président, John Borden; Vice-Président, N. Charon; Secrétaire, F. Laubrière; Trésorier, P. Cazalot. Séances le troisième premier lundi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuals la France, fondée le 16 avril 1891. Officiers: M. le Consul de France; Président d'Honneur, Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Laubrière; Sec